

Jean-Pierre Seguin

## Eugène Morel et la lecture publique Un prophète en son pays

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

## Annexe II

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1842

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1994

Date de mise en ligne : 3 janvier 2017

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462253



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

SEGUIN, Jean-Pierre. *Annexe II* In : *Eugène Morel et la lecture publique : Un prophète en son pays* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1994 (généré le 18 janvier 2018).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1842>>. ISBN : 9782842462253.

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1842.

---

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2018. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

## Annexe II

---

### Portrait physique et moral d'Eugène Morel

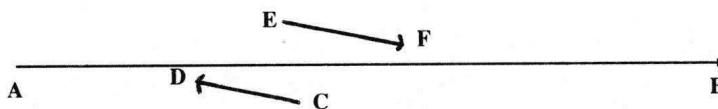
- 1 Les enfants d'Eugène Morel ont conservé de lui plusieurs portraits, qui surprennent, lorsque l'on connaît sa vie et surtout son œuvre. Son visage, qui change à peine au cours du temps, ne trahit rien de la singularité de l'individu ; il est assez beau, intéressant et dénote un homme intelligent, cultivé, équilibré et pudique. Son ami Alphonse Séché le décrit comme étant « physiquement un homme puissant » et Pierre Mortier précise que c'était un « grand garçon vigoureux, simplement vêtu, le col dégagé, chaussé de grands souliers ». Il dit aussi, et ceci ajoute à l'impression produite par les portraits physiques et, dans une large mesure, y contredit, dans les dernières lignes, que Morel « était, sous sa rude apparence, un tendre et sensible compagnon. Correct et froid, ne se livrant tout à fait qu'à ceux dont il avait éprouvé la qualité, il était scrupuleux dans sa vie comme dans ses amitiés. Son regard était clair, sa poignée de main loyale et vigoureuse, et quand son visage impassible s'égayait d'un sourire, c'était comme une fenêtre fermée qui s'ouvrait et de la lumière qui venait éclairer une pièce un peu sombre ». Ernest Coyecque signale d'autres aspects de la personnalité de Morel que ne révèlent pas les épreuves photographiques. Il évoque l'« agrément » de son « commerce », loue son « esprit » et son « humour », et il rapporte que lorsqu'il parlait en public, il avait le talent de charmer ses auditeurs.
- 2 Un « charmeur », c'est aussi l'impression dominante que ses enfants conservent de lui, celle d'un mari et d'un père avant toute chose préoccupé du bonheur et de l'épanouissement des siens, se comportant avec douceur et patience, se gardant des mouvements d'humeur, sachant faire partager ses connaissances et ses goûts dans les domaines de la musique, de la peinture et de la littérature, une sorte d'« enchanteur », dont le souvenir les émerveille encore.
- 3 Aucune trace, donc, dans ces témoignages, de ce que les portraits photographiques ne révèlent pas davantage, de la fièvre et des emportements qui firent scandale lorsque parurent les deux volumes de *Bibliothèques*, ni même de l'amertume que Morel aurait légitimement pu concevoir de l'incapacité où il fut de réaliser concrètement son projet de lecture publique et de la relative médiocrité de sa carrière administrative. Eh bien, non,

de cela il ne souffrit pas, s'il faut en croire le témoignage de ses enfants, le sien aussi, car, dans un discours prononcé en 1924, lors de l'inauguration de la bibliothèque de l'Heure joyeuse, il se satisfait apparemment d'avoir essentiellement été un révélateur, et un éveillé. « J'avais mis la main sur une plaie guérissable », écrit-il, et il se félicite des échos rencontrés auprès d'un « petit nombre d'esprits bornés » (ceci est une note humoristique), qui firent appel à lui, à l'occasion : « J'ai dû marcher, voyez, je continue. » Le grand chagrin qu'il éprouva à la fin de sa vie ne fut pas imputable aux bibliothèques, mais à un échec d'ordre littéraire. Cet homme qui avait sacrifié, sans trop de difficultés ni de regrets, sa carrière d'écrivain à son activité professionnelle, ne se consola pas, sur le tard, de ne pas trouver un éditeur qui voulût bien publier un roman qu'il avait écrit sur le sort des proscrits de 1852. Les bibliothèques n'étaient pour rien non plus dans la crainte qu'il avait pour l'avenir de son pays ; il redoutait plutôt les conséquences de l'irrésistible ascension d'Adolf Hitler.

- 4 Un écrivain, et Morel a certes bien droit à ce titre, se livre surtout dans son œuvre. Les textes cités dans cet ouvrage sont sans doute moins significatifs qu'auraient pu l'être d'autres, empruntés à sa production littéraire à proprement parler. J'ai cependant estimé que le portrait de Morel pouvait être enrichi par la reproduction de deux passages de *Bibliothèques* qui éclairent fort bien sa personnalité et son talent.
- 5 Le premier, extrait du début de l'ouvrage, expose les raisons qui l'ont poussé à l'écrire. C'est l'homme et le citoyen qui s'expriment, à propos des bibliothèques :

Cet ouvrage répond certainement à un besoin : celui que chaque citoyen éprouve d'attaquer les institutions de son pays. Il sera à même de le faire avec plus d'efficacité, et même avec utilité. J'ai souvent remarqué, dans mon humble vie de fonctionnaire, que la marche régulière du Char de l'État était entravée, plutôt qu'accéléérée, par les plaintes du public. Dans ma vie superbe et récalcitrante de citoyen français, j'ai de même quelquefois entravé, non excité la marche régulière d'administrations telles que l'octroi, la poste, les transports en commun, la voirie, et, j'ose le dire, la police – et cela non seulement par des infractions volontaires aux règlements en vigueur, mais par des réclamations injustifiées, ou qui, lorsqu'elles étaient justes, ne tenaient aucun compte du Possible, de la Nécessité-de-l'Heure-Présente, du Budget, des Habitudes... et s'adressaient à des individualités irresponsables, agents aveugles d'une invisible Autorité.

Ainsi, tandis que lent, mais sûr, le char de l'État se rendait



de A en B, mes plaintes et mes menaces poussaient de C en D, et j'étais semblable au charretier ivre qui, le fouet en main, se plante devant ses chevaux pour leur dire d'avancer.

Plaintes, réclamations ont une utilité : celle de décharger les nerfs. Fonctionnaire, je n'ai jamais refusé au citoyen furieux l'exemple de la patience administrative et chrétienne, mais j'ai dû décliner, parfois avec regret, les scènes et les querelles que des gens, parfois de très loin, étaient venus chercher. Et je pensais que ces généreuses colères, ces initiatives hardies seraient fécondes si, mieux instruites, elles poussaient en sens inverse ! J'ai pensé cela, souvent, en écoutant les gens venus me dire « mon fait », qui n'était pas le mien, tandis que, poli et réservé, j'attendais la fin de l'orage pour continuer en paix un travail plus urgent.

Oui ! j'ai pensé : que de forces se perdent ou gênent en CD ! Quel progrès si elles agissaient en EF ! Qui donc prêchera l'union des mauvaises volontés ! Songez que la bonne est presque toujours impuissante. Mais la mauvaise est forte, elle pourrait être utile.

Cependant ces vaines rouspétances du public dans les bureaux sont moins ignares que ce qu'on lit dans les journaux, et il n'est pas exagéré de dire que, lorsque ces plaintes franchissent le seuil de la Chambre des députés, en général au moment de la discussion du Budget, sous forme de rapport et d'opposition à ce rapport, de confuses lumières relèvent bien un peu l'angle que fait la ligne DC, mais qu'il en est de ces lueurs de vérité comme de l'éclairage à la Bibliothèque nationale : la peur de l'incendie empêche d'y voir clair.

Mis à même d'étudier d'assez près le fonctionnement d'une grande bibliothèque, j'ai tenté de rédiger mes observations en comparant mon expérience avec le peu que j'ai pu voir ou apprendre en France et ailleurs.

Chacun se fait des services de l'État son idée particulière, en exigeant sur l'heure sa petite affaire personnelle, et, selon son caractère, criant ou se résignant. Le public en général a le respect des bibliothèques, trop même, et non seulement il se résigne, mais s'abstient...

Il y a des matières où l'abstention n'est pas possible et je voudrais voir en grand nombre des livres comme celui-ci, sur l'octroi, sur les postes, sur les banques, sur le pain. Habituant un peu le public à des connaissances précises, il saurait réparer lui-même sa machine. Les gens de sport comprendront. Cela ne veut pas dire fabriquer, mais savoir ce qui cloche, et pour y remédier s'adresser où il faut.

Les bibliothécaires professionnels trouveront ce gros livre très léger. Mais je n'écris pas pour ceux qu'une longue suite d'examens a enfin dispensés d'apprendre. Ils sont du métier, ils font leur métier ; avec l'obéissance et les précédents, ils se tirent d'affaire. Qu'ont-ils besoin d'opinion ? J'écris pour ceux qui ignorent, mais décident, votent et subventionnent...

Eh ! bien, députés, conseillers généraux et municipaux, journalistes, riches donateurs, propagandistes, public enfin, tous ceux qui ont envie de faire quelque chose trouveront ici le moyen de faire quelque chose de bon.

Quel que soit le but, qu'ils veuillent se faire un nom ou attacher le leur à une œuvre durable, faire de l'opposition ou du gouvernement, embêter des gens en place, supprimer des abus ou créer de nouvelles fonctions rétribuées, caser des gens intéressants, servir pratiquement le commerce et l'industrie ou développer une profession libérale, faire des économies ou éblouir par de somptueuses libéralités, étaler la décadence de la France ou exalter le triomphe de la République – en vérité, les bonnes et mauvaises volontés trouveront ici l'emploi de leur initiative pour le progrès général de notre pays. Ils trouveront des faits, des chiffres, des notions claires, qui leur permettront de combattre mieux, de légiférer mieux, de donner mieux, de s'honorer mieux<sup>1</sup>...

- 6 Que d'ardeur pugnace et d'humour corrosif dans ce texte où Morel expose l'« idée particulière » qu'il se fait des « services de l'État », une idée qui requiert de sa part un engagement total dans un combat mené pour forcer les responsables à « donner mieux » et à « s'honorer mieux ». Des expressions comme celles-là ne sauraient être feintes ; Morel s'y livre tout entier.
- 7 Après l'homme d'action, le « dérangeur », voici le visionnaire. Ses enquêtes l'amènent à se rendre à Édimbourg, afin d'y visiter la « somptueuse » bibliothèque Carnegie, qu'il décrira longuement, mais l'impression qu'il reçoit de la grandeur sauvage du site et de l'extrême misère d'un prolétariat de toutes les façons ruiné par l'essor industriel est si prégnante qu'elle l'oblige à une longue digression qui n'a pas vraiment sa place dans *Bibliothèques*, mais dont on ne saurait la retirer sans nuire à la compréhension de l'idée que Morel se fait de la nécessité sociale d'une lecture au service de la promotion de tous les citoyens, à commencer par ceux dont la qualité d'hommes est en cause. La vision de Morel est en l'espèce tout à fait comparable à celle de Gustave Doré. Son cauchemar éveillé et lucide, dans lequel brouillard, misère et grandeur pathétique se côtoient et se fondent, révèle aussi, de façon particulièrement saisissante, le tempérament, la sensibilité d'un homme

qui, voyant tout cela et l'exprimant avec tant de talent, ne pouvait pas ne pas se comporter autrement qu'il le fit :

Les gleens, les moors, les hills coupés de lacs aux eaux noires étendent dans la brume ces solitudes étranges qui furent jadis l'Écosse. Parfois un coach ou une automobile, bondé de touristes maigres, coupe le désert... comme s'il passait dans le ciel un vol anguleux de cigognes, bêtes aux longues pattes et aux yeux qui ne voient rien. Ainsi qu'un drap sur le corps délabré d'un mourant, une brume douce et blanche cache cette terre décharnée.

Terre esclave. Désert, mais désert en prison. Il y a des murs autour de ces landes incultes, comme des chaînes sur un malheureux. Des compagnies vous vendent ici du pittoresque. On visite la prison, en payant, certains jours. De loin en loin, dans l'espace inculte, un hôtel chic, en uniforme, monte la garde. Il faut vous adresser à ce geôlier pour avancer. Les admirables bateaux de David Mac Brayne amènent les convois de touristes dociles, qu'ils passent aux coaches, qui les passent aux cicérones. Il faut ne pas s'écarter, obéir au sifflet. On obéit.

Cela dure trois mois. Le reste du temps, le pays est vide. Terre de chasse, réservée aux chasses, où l'effort de tout un peuple, et des mines, des marines et l'entassement de richesses aboutit à reconstituer à grands frais une ruine telle que des Grands Civilisés puissent y mener un semblant de vie sauvage. Suprême joie : tuer des animaux.

Alors l'on songe aux terres ravagées par la guerre, aux « camps de concentration » si tristement célèbres. Où sont-ils, tous les clans qui, de ces vallées désormais vides, envoyaient tant de héros défendre de sots princes ! La guerre en a tant tué ? Non. Le fer n'extermine pas si bien, le fer qui frappe du moins – celui qu'on fabrique, peut-être.

La paix seule est capable de telles atrocités, la paix seule dévaste une terre avec système, ronge l'os et ne laisse rien. Là-bas, je les ai vus, rangés le long de la Clyde, usines et chantiers, dans une fumée d'enfer, les nouveaux camps de concentration de l'Écosse domptée.

Brouillard jaune de Glasgow, brouillard blanc d'Édimbourg, palais de luxe monstrueux, tartanes effilochées où les mères s'enveloppent toutes, corps, tête et enfant, jamais vous ne serrerez et envelopperez assez l'effroyable misère !

Édimbourg, l'Athènes du Royaume-Uni...

La ville, la vraie ville, dresse sur deux collines ses écoles, ses musées, ses boutiques, ses temples, son château et cette splendeur rose qu'on nomme l'hôpital.

Seulement, il y a un creux entre les deux collines, un long ravin profond. Des ponts sont jetés dessus. On ne peut voir ce qui coule au fond qu'en se penchant. Mais pourquoi se pencherait-on ? Les boulevards qui unissent ces deux tronçons de ville n'interrompent pas l'alignement de leurs façades.

Ce qui coule au fond de cet égout, c'est une rue pauvre. Humanité piteuse... Est-ce bien même de l'homme et de la femme, ces haillons ivres ? Le samedi soir, vers huit heures, tout cela danse pieds nus dans la boue froide. À neuf heures, cela se bat. À dix, les policemen ramassent. Les bars ferment. Et pour la semaine tout dort ou pourrit, on ne sait, jusqu'à cet autre soir où une goutte d'alcool, tombant sur cette vase, viendra faire mousser quelques bulles du fond, rires et rages, et la soif, la grande soif qui tenaille ceux qui ne peuvent même plus être des affamés.

J'ai erré dans cette ville. Le brouillard était dense. Une silhouette qui était celle du Parthénon flottait en l'air en face de murs de châteaux forts ; une sorte de Mont-Saint-Michel ou de burg rhénan dressait ses pointes moyenâgeuses, des flèches de cathédrales dansaient dans une vapeur avec des obélisques, des cheminées d'usines, des halls de gares, des colonnades de temples romains. Là, j'ai gravi les sept étages d'une maison, et j'arrivais au pied de huit autres étages sur une cour biscornue, grouillante, où du linge séchait comme dans les rues de Naples. Et c'était autour de moi, ô faces de misère ! le délabrement de la Sicile ou de la Calabre, mais le brouillard était dense et ces guenilles avaient froid. Des cours, des escaliers qui descendent à d'autres cours... Voici enfin le fond du cloaque, la rue basse. Là-haut,

au-dessus de nous, sur un pont, le boulevard passe, et quant au ciel dont parlent les affiches pieuses, sur le mur, on dit qu'il est encore plus haut que le boulevard au-dessus du pont, plus haut que les églises et les châteaux dont les pignons se voient lorsqu'il fait clair, qu'il est haut, haut, si haut...

- Whisky ! mendie une petite fille près de moi.

Un piano mécanique tape ses notes comme la grêle. Des enfants, pieds nus, dansent.

- Whisky ! demande la mère.

Tout danse donc ici, l'Obélisque, le Parthénon, Notre-Dame, et les pauvres ! Un vieillard, tête noble, et redingote noble, et chapeau haut de forme noble, danse, et il pleut sur lui. Un ouvrier, bras de chemise et chapeau melon, moins noble, mais non moins ivre, le soutient, non moins grave. Sérieux, l'un roule par terre. Digne, l'autre titube seulement. Mais deux furies à cheveux jaunes se sont empoignées, gigotent sur le pavé, étalent leur chair nue, car chemise, jupe et tartan font un tel amalgame trempé, pourri ensemble et collé l'un à l'autre depuis des jours et des jours, que si l'on arrache, tout vient ensemble par lambeaux.

- Whisky ! demande une gamine, qui s'arrête de danser

- Whisky ! demande une jeune fille qui offre le contenu de ses loques, on ne sait quelle carcasse d'où pendent des seins, d'où sort une tête de morte où rêvent des yeux bleus.

« Et je me suis demandé, dit M. Carnegie, quel était le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un peuple. Et ayant bien réfléchi, j'ai pensé que c'étaient des livres. »

La bibliothèque Carnegie se dresse sur un de ces boulevards, à l'angle précisément d'un de ces ponts jetés sur ce cloaque de misère. Somptueuse, elle nie la misère auprès d'elle. Si la misère veut entrer, elle sera chez elle. Voici des tables propres, voici de la lumière, et de la tiédeur, l'hiver. On ferme à dix heures, quand les bars ferment aussi, pas avant.

Tandis que le cauchemar hurle dans la chambre voisine, ici règne le silence d'une douce convalescence. On guérit le malade en contant des histoires. Il y a surtout un vieux qui les raconte très bien. C'est un de ces vieux qui se souviennent de si loin, qu'ils se souviennent même de ce qu'ils n'ont jamais vu. Ailleurs on ne l'écoute plus, ici tous se pressent près de lui. Saint Pierre ouvre le paradis, Walter Scott ouvre la Patrie... Et tous viennent entendre la parole du grand saint : il parle des jours de l'enfance, de la libre Écosse d'avant le temps où tombèrent les deux grands fléaux de Dieu.

Les Anglais ? Non ! pas eux... Deux fléaux !

La Religion. L'Industrie.

La religion puritaine, qui a d'abord volé toute joie. L'industrie qui fait pire que voler la joie ! elle en donne une : l'atroce joie de l'alcool qui hurle, là, à côté.

On ne pouvait pas guérir de leur soif ces malheureux ; on ne pouvait pas filtrer toute l'eau de ce marais. Il fallait bien faire un pont - pour que l'on passe par-dessus sans tomber avec eux<sup>2</sup>.

- 8 Tout enclin qu'il fut à beaucoup voyager, et de façon à en retirer le plus de profit possible, Morel ne se faisait pas d'illusions sur la portée de cette « distraction ». De cela témoigne un texte écrit à propos de la place qu'occupent dans les bibliothèques les récits de voyages, très prisés par les lecteurs. Dans *La Librairie publique*, en 1910, alors qu'il vient d'avoir seulement 40 ans, Morel prend conscience des dangers qu'il y a pour lui à éprouver dans ses voyages des émotions trop violentes. Le rêve et la lecture ne constituent-ils pas une approche du monde extérieur, plus ouverte et moins dangereuse ? Cette interrogation vient tout à propos mettre fin à l'ébauche du portrait d'un bibliothécaire poète :

Les voyages. Voilà une littérature très demandée, et honorable, sérieuse, mais s'il y en a une dangereuse, c'est bien celle-là. Le plaisir qu'on y prend est à celui qu'on prend aux romans comme l'absinthe pure est à la gommée bien étendue d'eau. Je suis navré de pouvoir donner ici des sensations personnelles d'intoxiqué. Il y a

longtemps, hélas ! que j'ai laissé la lecture de notre admirable Jules Verne, si fort, si désaltérant, si vivifiant, pour l'aride Baedeker ou l'incomplet Madrolle. Où est le temps où dans les allées du jardin des Plantes je traversais les régions inconnues de l'Afrique centrale, et où de vieux rideaux et la canne de mon père suffisaient à mes instincts de sauvagerie ! Je me suis rapetissé le monde de tous les pays où j'ai été. Juin m'énerve loin des îles Lofoten et juillet me paraît gris au-dessus de la Nubie. Que de force je gâchais à des courses rapides, que d'attention j'émoussais dans un éparpillement de sensations trop fortes qui me brûlent encore<sup>3</sup>...

---

## NOTES

1. Eugène Morel, *Bibliothèques*, *op. cit.*, I, p. 11-13.
2. *Ibid.*, p. 21-23.
3. Eugène Morel, *La Librairie publique*, *op. cit.*, p. 219.